

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 295—SAMEDI, 28 DECEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE TEMPS PRESENTANT LA NOUVELLE ANNÉE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 DECEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : En cage, par Eliza.—Les gouverneurs de Montréal, par E. Z. Massicotte.—Galerie Canadienne : Portrait et biographie de feu M. l'abbé Dorion ; M. le chevalier et madame Muir.—L'origine des étrennes.—L'année nouvelle.—Nos primes : liste des réclamants.—Récréation de la famille.—Feuilleton. suite.

GRAVURES : Le Temps présentant l'année nouvelle.—Portraits de M. le chevalier et de madame Muir.—Vue du Couvent de Notre-Dame des Laurentides.—Le jour de l'An au matin : Au nom du Père.....—Portrait de feu M. l'abbé Dorion.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Heureusement que ceci s'est passé *entre-nous*, car en vérité ce serait à renoncer à écrire, si mes causeries devaient toujours être massacrées comme l'a été la dernière.

Le service de la poste est fait d'une manière si étrange, entre Québec et Montréal, que ma copie partie de la capitale le vendredi soir, n'est arrivée à Montréal que le mardi suivant, et l'on dit que le siècle marche ! c'est possible, mais pour la poste, elle va comme les écrevisses, et moins pudibonde que ces dernières, elle n'en rougit même pas....

C'est ainsi que deux colonnes au moins, n'ont pas paru, et que ma chronique, tout en ayant une tête et une queue, n'a pas de corps et c'est ce que, par une bizarrerie de la langue française, on appelle un article sans queue ni tête.

Je voulais vous parler de Stanley, j'y tiens même beaucoup, et c'est pourquoi je reproduis aujourd'hui, une partie de ce qui a paru dans le dernier numéro.

* * De son vrai nom, Stanley s'appelle John Rowlands ; alors que beaucoup le croient Américain, il est en réalité Anglais, né en 1840, à Denbigh, dans le pays de Galles, d'une mère si pauvre, que la malheureuse femme fut obligée de placer ce fils qu'elle chérissait à l'hospice des enfants de St-Asaph ; et c'est là que le jeune Rowlands reçut sa première instruction, et, à cette époque déjà, son caractère se dessinait ; il était ombrageux, peu communicatif, très susceptible, doué d'une volonté de fer et d'une humeur inflexible.

A treize ans, il se prit de passion pour les grands voyages, et n'eût qu'un but : gagner Liverpool pour de là partir pour l'inconnu.

Il s'enfuit, et arriva à pied au port qu'il avait choisi.

Arrivé à Liverpool, il ne trouva pas à s'enrôler

à bord d'un vapeur comme il l'espérait ; il eut des moments de désespoir fou ; mais, sans se laisser abattre, il résolut de travailler pour amasser la somme nécessaire à son passage ; et, pendant près de trois ans, cet enfant fit le dur métier de déchargeur de navires.

Au bout de ces trois années de travail, il se passa enfin un événement qui lui permit de partir.

* * Par une froide et triste soirée de décembre, dit M. Burdo, sous le porche de la maison d'un entrepositaire, au milieu de tonneaux d'huile et de couleurs, un jeune garçon était accroupi, songeur ; à la clarté du bec de gaz qui flambait dans le couloir où le vent en s'engouffrant faisait rage, l'enfant comptait et recomptait dans sa main quelques pièces d'argent ; et chaque fois que trébuchait la dernière, il y avait dans ses yeux, dans son geste, dans tout son être, comme un désespoir poignant.

—Ce n'est pas assez, murmurait-il ; il manque près d'une livre ! Jamais je ne gagnerai cela d'ici à demain ! Et pourtant, j'ai quitté mon gîte ce matin pour n'avoir pas à payer ma nuit.

Il fit une pause.

—Ah ! c'est que j'espérais travailler davantage aujourd'hui, continua-t-il avec un gros soupir ; mais, par ce brouillard, les navires n'ont pas pu entrer dans le port, et il n'y a pas eu grand'chose à gagner pour les petits débardeurs !

Son regard devint dur et fixe :

—Et pourtant, c'est demain qu'il part pour la Nouvelle-Orléans ?

L'enfant avait pris son front dans ses deux mains, et de ses doigts crispés il semblait vouloir pétrir sa tête pour en faire jaillir la solution d'un problème ardu. Soudain, il se redressa, et, d'un air crâne :

—Je partirai quand même ! dit-il simplement.

Et là-dessus, avec ce calme que donne une résolution inébranlable qui met fin à tout enfantement nouveau de l'esprit, il s'étendit par terre, ferma les yeux, et s'endormit profondément avec un tonnelet de céruse pour oreiller.

Le lendemain, de bonne heure, il était au port, et, s'adressant au patron d'un navire en partance pour la Nouvelle-Orléans :

—Je voudrais m'enrôler parmi vos hommes d'équipage, demanda-t-il.

—Il est au complet, mon équipage, fit le capitaine d'un ton bourru.

—C'est que, voici, monsieur, je veux aller à la Nouvelle-Orléans ; alors, j'ai pensé que peut-être me permettriez-vous de suppléer à cela par mon travail ; je me mettrai à n'importe quelle besogne ; le voulez-vous ?

Le capitaine allait l'envoyer au diable quand, levant les yeux sur ce voyageur en herbe, il fut frappé de son air intelligent et décidé ; il eut un moment d'hésitation, puis, appelant le quartier-maître :

—Enrôlez-moi ça comme mousse, ordonna-t-il.

Et le jeune garçon s'en alla à la Nouvelle-Orléans, gagnant son passage et son pain au rude labeur de marin.

Ce pauvre diable qui, à seize ans, couchait à la belle étoile dans les rues de Liverpool, ce courageux enfant qui déjà travaillait comme un homme, cet être remuant et énergique que piquait la tarentule des voyages, c'était Stanley, le futur explorateur qui, plus tard, allait attacher son nom aux plus grandes épopées géographiques de notre époque.

* * A la Nouvelle-Orléans, il rencontra les premiers déboires et les misères qui attendent tout européen à son arrivée. Il en est de même, du reste, dans tous les pays, et ce ne sont que ceux qui ont assez de courage et d'énergie pour lutter, qui parviennent à conjurer le mauvais sort.

Ce n'était ni l'énergie ni le courage qui manquait au jeune Rowlands, et, après avoir longtemps cherché un emploi qui lui donnât du pain, "il le trouva, ajoute M. Burdo, chez un négociant nommé Stanley, à qui sa figure décidée et son caractère déterminé inspirèrent, sans doute, une grande confiance, car d'emblée il se vit accepté comme commis ; bientôt, par son intelligence et son activité, il gagna les bonnes grâces et la sympathie de son patron, qui l'éleva successivement

aux plus hauts emplois et finit même par l'adopter".

Telle fut l'origine du nom de Stanley.

Malheureusement son protecteur mourut tout à coup, sans avoir fait de testament, et Stanley se retrouva sur le pavé avec plus d'expérience, sans doute, mais à coup sûr avec aussi peu d'argent que le jour de son débarquement.

Bientôt, en 1861, éclate la grande guerre de sécession, Stanley entre dans l'armée confédérée, est fait prisonnier, et se trouve près d'être fusillé, quand il s'évade. Un peu plus tard, il s'engage comme simple matelot dans la marine fédérale, parvient au grade d'enseigne de vaisseau, et fait ainsi campagne jusqu'en 1865.

A la fin de la guerre il donne sa démission, et entre comme reporter au *Missouri Democrat* et au *New-York Tribune*, où ses comptes rendus attirèrent l'attention de M. Gordon-Bennett, l'archimillionnaire propriétaire du *New-York Herald*, qui se l'attacha en qualité de correspondant-voyageur, aux appointements de \$4,000 par an.

Le journalisme rapporte plus aux Etats-Unis qu'en Canada !

* * M. Burdo nous raconte ainsi la première entrevue qui eut lieu entre Stanley et Gordon Bennett (qui n'avait pas encore vu son reporter, bien qu'il fit partie de la rédaction de son journal depuis deux ou trois ans déjà).

Dans la nuit du 17 octobre 1869, Stanley descendait au Grand Hôtel, à Paris, et s'en allait directement frapper à la porte de la chambre de James Gordon Bennett.

—Entrez, dit une voix.

Bennett se trouvait au lit.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—Stanley.

—Ah ! oui ; prenez un siège. Je vous ai télégraphié à Madrid, de venir me trouver ; j'ai pour vous une mission importante.

Tout en parlant, il se levait, jetait sa robe de chambre sur ses épaules, et, continuant :

—Où pensez-vous que soit Livingstone ?

—Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

—Croyez-vous qu'il soit mort ?

—Possible que oui, possible que non.

—Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

—A la recherche de Livingstone ! mais c'est aller au centre de l'Afrique ! est-ce là ce que vous entendez ?

—J'entends que vous partiez, que vous le retrouveriez n'importe où il soit, que vous rapportiez de lui toutes les nouvelles possibles, et, qui sait ?... le vieux voyageur est peut-être dans le besoin ; prenez avec vous tout ce qui pourra lui être utile. Naturellement, vous suivrez vos propres idées ; faites comme bon vous semblera, mais retrouvez Livingstone.

—C'est bien, monsieur. Dois-je aller directement en Afrique Centrale ?

—Non. Vous assisterez d'abord à l'inauguration du canal de Suez ; de là, vous remonterez le Nil ; j'ai entendu dire que Baker allait partir pour la haute Egypte, informez-vous de son expédition. Vous ferez bien, après cela, d'aller à Jérusalem ; le capitaine Warren fait là-bas, dit-on, des découvertes importantes ; puis à Constantinople, où vous vous renseignerez sur les dissentiments qui existent entre le Sultan et le Khédivé. Après... voyons un peu... Vous passerez par la Crimée, où vous visiterez les champs de bataille ; puis vous suivrez le Caucase jusqu'à la mer Caspienne ; on dit qu'il y a une expédition russe en partance pour Khiva. Ensuite, vous gagnerez l'Inde en traversant la Perse ; vous pourrez écrire de Persépolis une lettre intéressante. Bagdad sera sur votre passage, adressez-nous quelque chose sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate et quand vous serez dans l'Inde, embarquez-vous pour rejoindre Livingstone en Afrique. A cette époque vous apprendrez sans doute qu'il est en route pour Zanzibar ; sinon, allez dans l'intérieur et cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé. Informez-vous de ses découvertes ; enfin, s'il est mort, rapportez-en des preuves certaines. Maintenant, bonsoir, et que Dieu soit avec vous !

—Bonsoir, monsieur. Tout ce que l'humaine

nature a le pouvoir de faire, je le ferai ; et, dans la mission que je vais accomplir, que Dieu soit avec moi !

L'argent ne manquait pas, Stanley avait carte blanche et du courage, avec cela on va loin.

Il le prouva bien.

Vous savez le reste. Stanley ne s'est pas arrêté depuis, et il est revenu chargé de lauriers. Il vient de vendre, pour un million, le manuscrit du récit de son dernier voyage.

Jeunes gens qui suivez les cours du soir, travaillez, pénétrez-vous bien de la nécessité et de l'utilité de l'étude ; nous vivons dans un siècle où il faut savoir, et où le plus humble homme du peuple peut prétendre aux plus hautes positions, comme vous le voyez par l'exemple du petit déchargeur de navires de Liverpool qui est devenu le grand Stanley.

* * Stanley a parcouru tout un continent inexploré jusqu'à nos jours, il a vu cent peuples, visité mille tribus, entendu tous les dialectes du pays noir, il a trouvé vingt formes de gouvernement, il a assisté à des drames sans nom ; il a parfois été victime de despotes farouches, il a souffert de mille manières, il a étudié les hommes, mais nulle part il n'a trouvé un tyran assez forcé ou un être assez féroce et assez sot, pour forcer ses compatriotes à parler une langue étrangère à celle de leurs pères.

Ce que le grand voyageur n'a pu découvrir dans ses explorations, depuis dix-huit ans, un homme constitué au physique comme vous et moi, un blanc, un individu qui se prétend civilisé, vient d'un concevoir la réalisation, au Canada, le chef d'un nouveau parti qui, heureusement a peu de partisans, M. Dalton McCarthy, entreprend un mouvement, fait même beaucoup de tapage pour bannir la langue française des écoles de la province d'Ontario.

Il ne s'agit pas ici de politique, mais bien de la langue même dans laquelle j'écris et, puisque Dieu m'a permis de l'apprendre et de la connaître, c'est un devoir pour moi, de protester contre la prétention de ce monsieur, qui voudrait priver mes enfants de l'avantage de s'instruire dans la langue de leur père et de leur mère, si les hasards de la vie les forçaient de vivre un jour dans la province d'Ontario.

C'est en ma qualité de père de famille et de citoyen que je repousse cette étrange prétention, c'est mon droit, c'est ma propriété, mon bien, ma chose que je défends comme je le ferais si un mandrin cherchait à me voler ma montre.

* * Si j'ai dit que M. McCarthy a peu de partisans, je dois à la vérité reconnaître qu'il en a un certain nombre, puisqu'une décision résumant toutes les aspirations de leur chef a été prise par ses amis, à une assemblée qui a eu lieu dernièrement.

Cette décision, dit un journal anglais, signifie que les enfants de nos compatriotes canadiens-français vont être exclus des écoles publiques et privés d'instruction, à moins que leurs parents ne soient assez fortunés pour leur faire donner une instruction particulière. Il est proposé que les Canadiens-français dans Ontario soient privés du droit d'enseigner à leurs enfants à lire et à écrire dans les écoles pour le soutien desquelles ils sont taxés.

La société—je ne crois pas devoir employer plus longtemps le mot parti—la société fondée par M. McCarthy a pris le singulier nom de *Equalrights Party*, le parti des droits égaux et vous voyez comment ces gens-là comprennent nos droits puisque leur premier acte est d'essayer de nous en priver.

On a souvent fait ressortir la puissance de la reine d'Angleterre en disant que jamais le soleil ne se couchait sur ses Etats et, bien que la figure soit un peu prétentieuse, il est incontestable que l'étendue des colonies anglaises est immense, mais il faut avouer aussi que l'on pourrait facilement former une ménagerie d'un genre tout nouveau en choisissant les types les plus étranges qui émailent les peuples qui vivent sous le drapeau britannique.

* * Or voici qu'au moment où l'on songe à supprimer le français chez nous, dans le pays découvert par Jacques Cartier, où chaque rivière, chaque montagne, chaque lac rappelle un nom français, les Américains—qui sont des Anglais perfectionnés—viennent de prendre une résolution tout à fait contraire.

Ce conseil de l'instruction publique de la ville de New-York a décidé, en effet, non seulement de ne pas supprimer les cours de français—quoiqu'on lui en ait fait la demande—mais encore de les rendre plus sérieux et plus efficaces, en les commençant au premier degré et en les prolongeant jusqu'au cinquième degré inclusivement.

De cette façon, est-il dit dans la résolution en question, l'enseignement du français commencera en même temps que celui de la langue anglaise, et, en se continuant jusqu'aux études supérieures, il permettra aux élèves qui se destinent aux affaires d'y entrer avec un bagage plus utile que celui qu'ils peuvent y apporter aujourd'hui.

Par cette intelligente résolution, ajoute le *Courrier des Etats Unis*, le conseil de l'instruction publique répond à la seule objection sérieuse qui s'élevât contre l'enseignement du français, et qui consistait en ce qu'il était trop court et trop superficiel pour être d'une suffisante utilité publique.

Mais, je le répète, les Américains sont des Anglais perfectionnés.

D'un autre côté, le gouvernement de l'île Maurice, colonie anglaise comme le Canada, a décidé il y a quelques mois, d'adopter la langue française comme langue officielle, tout en ne proscrivant pas l'enseignement de la langue anglaise.

Mais les Mauriciens sont très perfectionnés.

* * Plaisanterie à part, la prétention de M. McCarthy et de ses amis les *equalrightistes* (ombres de Molières, de Lamartine et de Victor Hugo, voilez-vous la face ! . . .) est tout simplement et peut se traduire ainsi :

—Nous, *equalrightistes* (pardon, mon Dieu), étant trop bornés et trop obtus pour apprendre le français, décrétons que tous les Canadiens doivent être faits à notre image et à notre ressemblance, et que nul ne devra s'initier aux mystères de la langue de Jacques Bonhomme et de Jean-Baptiste.

Et plus tard, rééditant le mot de Prud'homme, quand le fils d'un *equalrightiste* (! ! !) demandera à son père :

—Est-il vrai, p'pa, que nous descendions du singe ?

L'*equalrightiste* (! ! !) pourra répondre sans crainte :

—Toi, mon fils, oui, moi non ! !

Et ce sera vrai.



EN CAGE

Petit prisonnier, de sa cage
Le voyez-vous mon bel oiseau ?
Ici, comme dans un bocage
Il frédonne un gai trémolo.

Mon cher petit oiseau je l'aime !
Pour moi c'est un fidèle ami.
Si je suis triste, il est lui-même
Silencieux et tout assombri.

Mais quand je redeviens joyeuse,
Il le comprend, je le vois bien.
Sa voix souple et mélodieuse
Redit alors un doux refrain

Elle s'élève vive et pure
Elle rappelle à mon esprit
Du ruisseau le charmant murmure
Des bois le feuillage qui bruit.

Tout en lui me plaît et m'enchant
Ma joie est de le caresser.
Et sur son aile frémissante
Souvent je dépose un baiser

Québec 1889.

ELISA.

L'histoire, en vérité, ne sert à rien. On prend tous les jours l'humanité avec de vieux pièges qui ont déjà servi.—JULES SIMON.

LES GOUVERNEURS DE MONTRÉAL

En réponse à un correspondant qui me demande la liste des gouverneurs français de cette ville, voici les seuls noms que j'ai pu trouver après plusieurs jours de recherches.

Le premier fut le fondateur de Ville-Marie : *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*, arrivé en 1542, il n'abandonna définitivement le gouvernement qu'en 1664, par les intrigues du gouverneur-général, M. de Mézy.

Aussitôt après son départ, ce dernier le remplaça par *M. Etienne de Pezard de La Touche*. Cependant, nous avons lieu de croire qu'il n'entra pas en fonction, car le marquis de Tracy nomma, en 1665, *M. Zacharie Dupuis*, pour commander, est-il dit, en l'absence de M. de Maisonneuve.

Pierre de Saint-Paul, sieur de Lamothe, succéda à M. Dupuis en 1668, mais ne conserva le commandement que six mois.

François-Marie Perrot fut nommé gouverneur le 13 juin 1669. Il eut des démêlés un peu avec tout le monde. Frontenac, qui était autoritaire, le retint prisonnier durant un an, au château St-Louis, puis il l'envoya en France. Le roi le logea à la Bastille (1674). Gracié quelques années plus tard, il revint en Canada.

Le 10 février 1674, *M. Thomas-Xavier Tarieu de la Naudière, sieur de la Pérade* fut nommé par M. de Frontenac en remplacement de Perrot.

Louis-Hector de Callières lui succéda en 1685. Il occupa cette charge jusqu'en 1698, époque à laquelle il reçut sa commission de gouverneur-général de la Nouvelle-France.

Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, occupa le poste jusqu'à ce que, lui aussi, il fut nommé gouverneur-général en 1703.

Le 15 mai 1704, *Claude de Ramesay* fut pourvu du gouvernement de Montréal. Il le conserva vingt années.

Son successeur fut *Charles Lemoine, 1er baron de Longueuil* (1724). Il mourut le 7 juin 1729.

Jean Bouillet de la Chassaigne fut nommé en 1731 et mourut en 1734, selon le *Dictionnaire Historique et Géographique du Canada*. Cependant, l'auteur de *Nos Gloires Nationales* dit qu'il fut l'un des gouverneurs qui occupa le plus longtemps ce poste. Toutefois, il ne donne pas le temps.

De 1733 à 1739, le titulaire fut le chevalier *Du Bois Berthelot de Beaucourt*.

Je n'ai trouvé aucun nom pour la période de 1639 à 1749. C'est probablement ici qu'il faut placer *Jean-Baptiste-Nicolas-Roch de Ramesay* (fils de Claude), car il est mentionné plusieurs fois comme gouverneur de cette place, sans qu'on mentionne la date.

En 1749, on trouve deux gouverneurs, nommément : *M. Gabriel Lemoine, sieur d'Assigny*, et *Charles Lemoine, deuxième baron de Longueuil*. Un auteur anonyme dit ce qui suit à ce sujet : "Ce ne peut être que le troisième baron de Longueuil qui, pour honorer la mémoire de M. D'Assigny, aura sans doute ajouté son nom au sien." Quoi qu'il en soit, M. de Longueuil, après avoir rempli ses fonctions à la satisfaction des habitants, termina sa carrière le 17 janvier 1755. Il n'eut pas de successeur avant 1757, car le gouverneur-général, alors M. de Vaudreuil-Cavagnal, voulait faire nommer son frère, *François-Pierre, marquis de Rigaud*, et il rencontra beaucoup de difficulté. Si bien que le roi l'ayant consulté, il déclara qu'il se retirerait du service "si l'on nommait un autre que son frère, gouverneur de Montréal." Enfin, M. de Rigaud occupa ce poste jusqu'à la conquête.

E.-Z. MASSICOTTE.

Nous avons reçu les deux premiers numéros du nouveau journal, *Le National*, dont le rédacteur en chef est M. Gonzalve Desaulniers. Nous souhaitons à notre confrère la bienvenue, sans nous occuper de la couleur politique. Le journal est intéressant, bien fait, soigné dans sa partie typographique. Un article, signé Gallus, sur l'Exposition universelle, nous a paru aussi remarquable de forme que de fond.

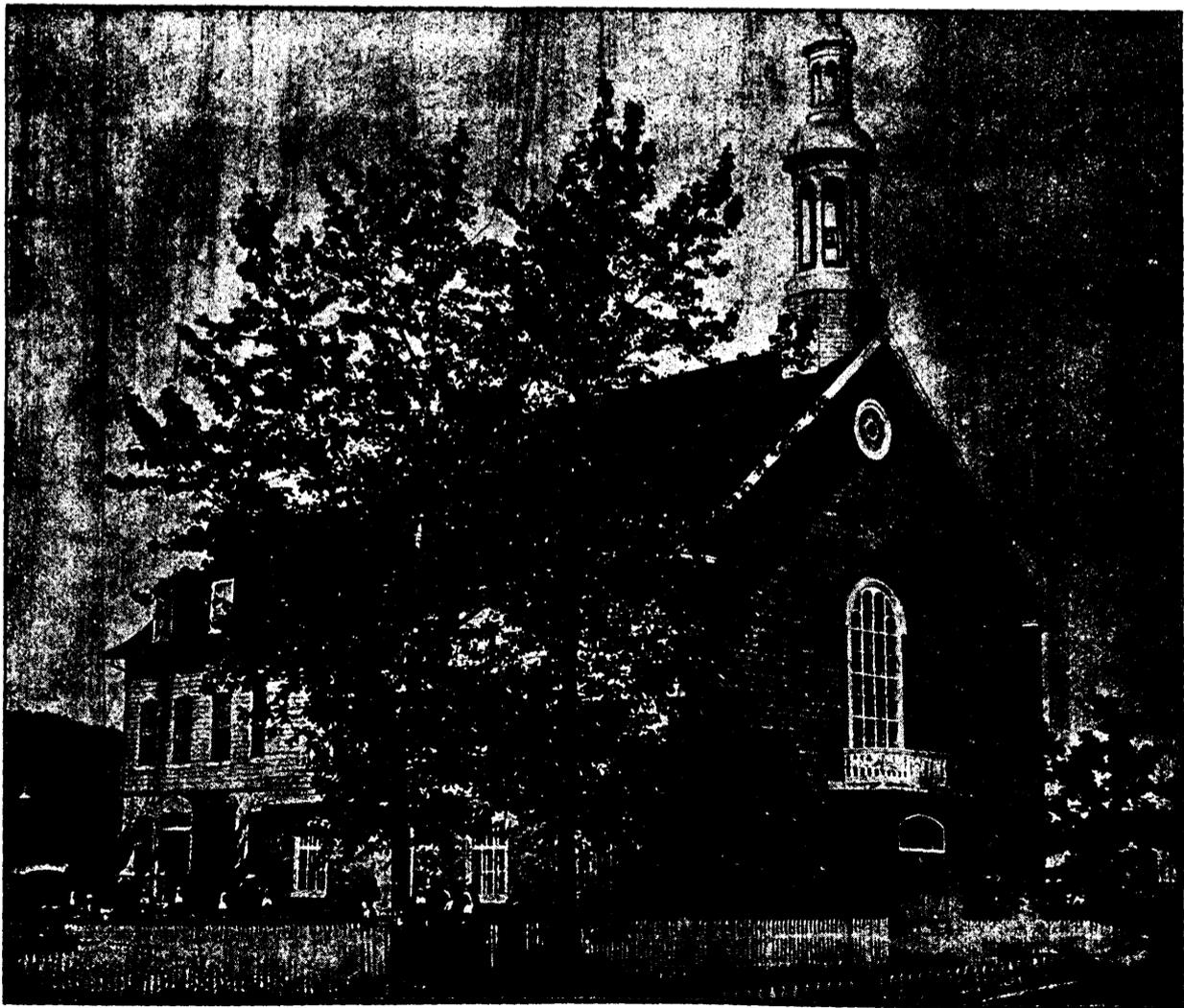


M LE CHEVALIER MUIR



MADAME MUIR

Photo-gravures par Armstrong



COUVENT DE NOTRE-DAME DES LAURENTIDES, ST-PIERRE CHARLESBOURG,

Photo-gravure par Armstrong



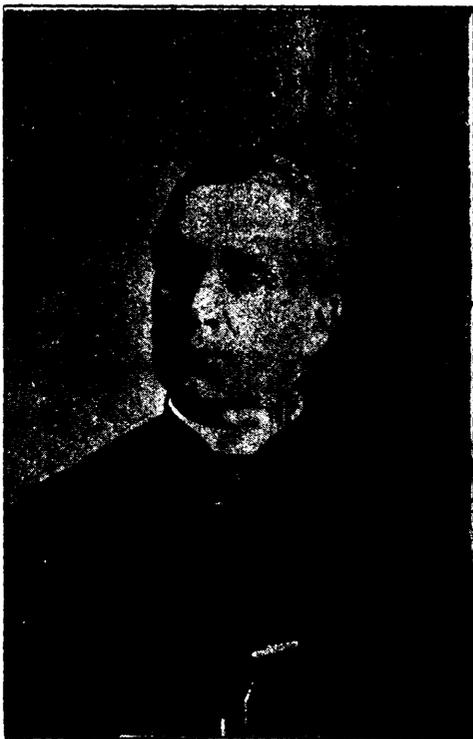
AU NOM DU PÈRE....
LE JOUR DE L'AN AU MATIN

GALERIE CANADIENNE

FEU L'ABBÉ J.-H. DORION

Une plume mieux exercée que la mienne doit écrire une biographie complète du vénérable curé d'Yamachiche. En attendant, j'envoie quelques notes au MONDE ILLUSTRÉ sur cette noble figure de notre clergé canadien qui vient de disparaître.

M. l'abbé Joseph-Hercule Dorion naquit à Sainte-Anne de la Pérade, le 13 avril 1820. Il était fils de Pierre-Antoine Dorion et de Geneviève Bureau, et fit ses études classiques et théologiques au collège de Nicolet. Ordonné prêtre le 12 septembre 1844, il exerça d'abord le ministère à Kingsey, comme vicaire, pendant deux années, puis à Drummondville, comme missionnaire, jusqu'en 1853. C'est à cette époque, qu'à peine âgé de trente-deux ans, il fut nommé à l'importante cure d'Yamachiche où il est mort, le 8 décembre, âgé de 69 ans et 8 mois.



M. L'ABBÉ JOSEPH-HERCULE DORION, décédé

Pendant la longue période de trente-six ans, M. l'abbé Dorion fut ici un prêtre modèle et d'une régularité exemplaire dans l'exercice du saint ministère. Savant, aussi modeste qu'érudit, il eut pu laisser des écrits dans les lettres et les sciences. Mais là n'étaient pas ses goûts ni ses aspirations. Appelé par ses supérieurs à diriger les fidèles d'Yamachiche, il s'est principalement occupé à doter sa paroisse de monuments remarquables, que le temps détruira bien difficilement. Je n'en citerai qu'un, d'une manière spéciale. Tous les connaisseurs qui visitent Yamachiche, ne manquent pas d'aller voir notre belle église, construite par les MM. Georges et Joseph Héroux. C'est d'après les plans et devis de M. le curé Dorion lui-même que ce beau temple a été érigé. Et, pour prouver les connaissances de notre vénérable curé défunt, en architecture, quel plus beau certificat puis-je citer que celui donné par feu M. le juge Loranger, dans une mémorable circonstance, en 1876? Voici :

■ Les tribus d'Israël, revenus à Jérusalem, après une longue absence, y trouvèrent le temple détruit, et ils eurent à le rebâtir. Nous aussi, en arrivant ce matin, nous avons trouvé sous des ruines le sanctuaire de la vieille église. Mais à sa place nous en avons trouvé une autre surpassant en splendeur et en beautés architecturales non-seulement le vieux temple, mais encore, je ne crains pas de le dire, presque toutes sinon toutes les églises du pays. Cette église, la première de ce genre en Canada, restera en même temps que l'orgueil de votre paroisse et l'honneur de son architecte un monument national.

L'hospice des Sœurs de la Providence d'Yamachiche a aussi été bâti d'après ses plans, et il est le principal fondateur de cette belle institution, à la prospérité de laquelle il a toujours pris un soin tout particulier. Les deux autres institutions religieuses de notre paroisse, le couvent des RR. Sœurs de la Congrégation N. D., et le collège des RR. frères des Ecoles Chrétiennes, connaissent le zèle qu'à toujours déployé notre vénérable curé pour leur avenir. Mais ce n'est pas seulement comme architecte que l'abbé Dorion a voulu laisser des souvenirs à ses paroissiens. Dans ses heures de loisir, âgé de soixante ans, il s'est appliqué à la peinture, et a fait des portraits de famille parfaitement réussis. Le tableau du " Sacré-Cœur de Jésus ", peint par lui, sera aussi un monument d'une valeur réelle qui dira son zèle ardent pour l'ornementation de sa chère église.

À côté de ces monuments périssables, il en restera un autre qui ne périra pas et que les paroissiens d'Yamachiche garderont toujours religieusement : le souvenir du bon et digne prêtre qui fut leur curé si longtemps et qui leur a constamment donné l'exemple par sa conduite et ses vertus sacerdotales. En face de la tombe qui vient de se fermer, c'est le plus bel éloge que je puisse faire du vénérable curé Dorion.

Aux funérailles, qui ont été très imposantes, le cantique suivant, spécialement composé par le poète bien connu, M. Nérée Beauchemin, a été chanté par M. Victor Héroux, directeur du chant :

Le doux pasteur a fermé sa paupière
Et son esprit au ciel s'est envolé,
Nous précédant au pays de lumière,
Le bon ami de tous s'en est allé.

Aux sons plaintifs de la cloche sonore,
Mélons un chant d'espoir et de bonheur :
Le doux martyr qu'un mal cruel dévore,
Repose enfin dans le sein du Seigneur.

Oh ! dors en paix sous les nefs de ton temple,
Sous les parvis de ce brillant autel :
Ton souvenir nous servira d'exemple,
Le souvenir du juste est immortel.

Les restes mortels de ce prêtre si distingué dorment maintenant, de leur dernier sommeil, sous les voûtes de son église qu'il aimait tant.

F.-L. DESAULNIERS.

Yamachiche, décembre 1889.

M. LE CHEVALIER MUIR

Nous reproduisons aujourd'hui les photographies de deux vénérables vieillards, dont le souvenir demeurera ineffaçable dans le cœur de tous les enfants de Charlesbourg, campagne tout près de Québec, siège de la charité de ces vénérables personnalités.

Le généreux chevalier Muir est le fondateur de la communauté du Bon Pasteur, au village de Saint Pierre de Charlesbourg. Nous lisons, dans le récit de M. l'abbé Chs Trudel, sur la paroisse de Charlesbourg, que cet homme de bien, non content d'avoir consacré une partie de sa fortune à faire prospérer l'œuvre si éminemment catholique du Bon-Pasteur, qui le regarde à bon droit comme son principal fondateur, il voulut aussi fonder à Charlesbourg une institution destinée à faire beaucoup de bien dans la partie de la paroisse où elle est placée, à une lieue environ de l'église de Charlesbourg.

La ferme donnée aux religieuses par le chevalier Muir fut convertie en maison à deux étages, dont nous reproduisons la gravure, et une humble chapelle que la libéralité de son fondateur y joignit, qui a été solennellement bénite le 23 octobre 1876. Le 29 décembre de la même année, les religieuses de Charlesbourg recevaient une très précieuse relique, le corps de sainte Vincence, martyre, que le chevalier Muir s'était procuré par l'entremise de M. l'abbé A. A. Blais, alors à Rome, et dont il enrichit la pieuse chapelle de Notre-Dame des Laurentides.

Le 14 janvier, disent encore les annales de ce temps, le chevalier Muir a légué à la mission du Bon-Pasteur un montant de huit cent piastres, dont les intérêts devront être employés au soutien de la dite mission.

Il se plaisait, ce bon vieillard, à se faire apporter par les enfants du village de petits poissons

qu'il leur payait au centuple, l'enfant le plus ponctuel à lui offrir des fruits était aussi largement récompensé. Enfin, sa charité ingénieuse employait mille moyens qui servaient à faire connaître à ceux qui étaient témoins de sa générosité, la grandeur de son âme et la noblesse de ses sentiments. Ce citoyen modèle est mort le sept juillet mil huit cent quatre-vingt-deux, à Charlesbourg, et sa digne épouse est encore l'objet des tendres soins du Bon-Pasteur en attendant qu'elle aille rejoindre le compagnon de sa vie, qui, plus heureux qu'elle, a déjà commencé à goûter les joies pures, récompense de sa vie si bien employée.

UN PROTÉGÉ.

L'ORIGINE DES ETRENNES

Le premier jour de l'An n'a pas toujours été le premier janvier. Tant s'en faut ! Il se présentait le 1er mars sous les Mérovingiens ; Charlemagne le plaça au samedi saint ; Philippe de Valois, en 1348, le reporta au 25 mars ; en 1564, Charles IX le mit, pour la première fois, au 1er janvier.

C'est à partir de cette époque qu'on a contracté l'habitude de le célébrer par des étrennes, de sorte que le " roi de la Saint-Barthélemy " a, sans le faire exprès, inventé la " trêve des confiseurs. "

En 1789, Louis XVI songea à accroître la splendeur du jour de l'An. Il accorda pour la première fois aux petits marchands le droit d'élever des baraques à Paris, le long des boulevards, à l'occasion des renouvellements de l'année. Mais le Capitole était pour le 1er janvier bien près de la Roche tarpéienne.

En 1793, il fut supprimé tout net et remplacé par le 1er vendémiaire ; quant aux étrennes, on les considéra comme inutiles et on les interdit par arrêté de la Couronne. Toutefois, la mode de donner et de recevoir était trop enracinée dans les mœurs nationales pour que cette législation spartiate pût durer plus longtemps que la Terreur. Les étrennes reparurent avec le Directoire et le 1er janvier avec l'empire. Mais Napoléon Ier, qui rétablit avec pompe les réceptions du jour de l'An, ne songea aucunement aux petits marchands. Ceux-ci restèrent bannis des boulevards jusqu'en 1815.

La Restauration eut le mauvais esprit de les renvoyer en 1829, à la veille de sa catastrophe. Louis-Philippe les rétablit ; mais en 1836 il s'en fatigua et les empêcha de reparaitre.

Après son coup d'Etat de 1852, Napoléon III pensa que les baraques du jour de l'An aideraient à oublier le passé, il leur restitua l'asphalte des boulevards. Depuis lors, leur domination n'a point subi d'interregne véritable.

L'ANNÉE 1890

(Voir gravure)

Debout, sa haute stature se détachant sur un fond rayonnant d'aurore, le Temps, farouche et rapide en sa course sans fin, descend le premier degré de l'année qui commence, et dans ses bras tendus, il tient l'an nouveau, figuré par un enfant dont les langes rappellent ceux du " bambin " que l'on vénère dans les chapelles d'Italie.

Tout est mystère : le front grave du vieillard, le masque qui couvre le visage de l'enfant, et dans le salut qu'il adresse en paraissant en son heure sur les ruines des jours accomplis, nul ne saurait deviner ce qui se cache de promesses ou de menaces.

Nous espérons et souhaitons de grand cœur que ce salut soit d'un heureux pressage pour nos lecteurs. Puisse-t-il leur prédire la réalisation de leurs desirs les plus chers et l'accomplissement des bonheurs rêvés.

Dans la poésie *Séraphinette*, de M. Chs-M. Ducharme, publiée dans notre dernier numéro, il s'est glissé quelques erreurs typographiques :

4ème strophe, 1er vers, lisez :

Vois ce bouquet de fraîches roses

au lieu de :

Voici ce bouquet de fraîches roses

5ème strophe, 2me vers lisez *dentelle*, au lieu de *tendelle*

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—L. Venne, 142, rue Barré; A. Thibaudeau, 302, rue Jacques-Cartier; A. Gosselin (\$2.00), assistant-greffier de la Cité; Thomas Lecompte, 23, rue Robin; R.-S. Simard, 1355, rue Ste-Catherine; Philias Vaillancourt, 19, rue Jean; Etienne Gilbert, 245, rue Beaudry; S. Vervais, 41, rue du Champ-de-Mars; Dlle Délia Bradshaw, 51, rue Labelle; Honoré St-Denis, 2615, rue Notre-Dame; Dame Antoine Barbeau, 55, rue Dupré; Joseph Leboeuf, 2151, rue Notre-Dame; Delle Emma Dumas, 89, rue Campeau; Delle Elisa Gascon, 541, rue Rivard; Ulric Martineau (\$4.), 359, rue Wolfe; J.-L. Comtois, 240, rue Lafontaine; Théophile Martineau, 831, rue St-Dominique; R. Dumoulin, 1494, rue Notre-Dame; Joseph Larochelle, 49, rue Moreau; J.-O. Larose, 260, rue St-André; I. H. D. Comte, 176, rue St-Urbain; Delle Marie LeFebvre, 149, rue Amherst; P. Colonnier, 459, rue Amherst; Olivier Daoust, 32, rue Ste-Justine.

Québec.—Alfred Cloutier (\$3.00), 108, rue Victoria, St-Sauveur; Odilon Samson, 93, rue Charest; Léon Dasyiva, 189, rue St-Joseph; Delle Florida Fortune (deux primes) 163, rue Prince-Edouard; Pierre Caron, 62, rue des Prairies; Eugène Beauchamp, 138, rue St-Valier; Philias Bilodeau, 38, rue St-Eustache; Charles Chartre, 259, rue St-Joseph; Dame J.-A. Mailloux, 47, rue la Couronne; Ed. Barry, 80, rue Scott; Pierre Légaré, rue Richemond; G.-Th. Lafrance, 15, Côte du Palais.

Malbaie.—Delle M. Anger.

Ottawa.—Dame Alphonse Trudel, 540, rue Sussex.

Chicago, Ill.—Théodore Couet, 56, Vermont Park Place.

Pointe St-Charles.—Dame Cézaire Lévac, 95, rue Centre; Dame Samuel Glenfield, 720, chemin Napoléon; Jos. Paquin, 126, rue St-Albert.

Ste-Cunégonde.—P.-B. Hogue, 3304, rue Notre-Dame

St-Henri de Montréal.—A. Caty, 115, rue St-Augustin.

Rivière-du-Loup Station.—D. Fournier.

Ste-Genève.—Delle Léa Gohier.

Salaberry de Valleyfield.—Gaston Dutailis; E. Maie.

Sorel.—Cyrille Labelle.

Trois-Rivières.—C.-J.-N. Teasdale; Dlle Angeline Martel 15, rue Hart.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE, aura lieu SAMEDI, le 4 JANVIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister
Entrée libre.

Il y a longtemps que le Canada n'a pas eu la visite d'un personnage de sang royal. Depuis le départ de la princesse Louise, nous n'avons souhaité la bienvenue ni à un roi, ni à une reine, ni à un prince, ni à une princesse. On annonce aujourd'hui que le duc de Connaught, fils de la reine Victoria, sera parmi nous vers le milieu de mai prochain.



PROVINCE DE QUEBEC.

Avis au Public.

Vente publique de baux de terrains conférant des droits de pêche.

Jeu et Vendredi, les 9e et 10e jours de Janvier prochain (1890), à 10.30 a. m., dans l'une des salles du Département des Terres de la Couronne, à Québec, seront vendus à l'enchère, des baux de terrains non encore concédés, bordant les rivières à saumon et autres et bon nombre de lacs. Ces baux expireront le 31 décembre 1899.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Département des Terres de la Couronne, Québec.

On pourra se procurer gratuitement des listes de ces lacs et rivières en s'adressant au Département des Terres de la Couronne, à Québec.

GEO. DUHAMEL,

Commissaire des Terres de la Couronne.
Département des Terres de la Couronne.
Québec, 30 Octobre 1889

PROVINCE DE QUEBEC.

Département des Terres de la Couronne.

SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 novembre 1889.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux articles 1334, 1335 et 1336 des Statutes Refondus de la Province de Québec, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans les salles de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, JEUDI, le 9 JANVIER prochain, à 10 h. 30 m. A. M., aux conditions insérées ci-après, savoir :

Agence de l'Ottawa Supérieur.

Numéro.	Locations de coupes de bois			Superficie.
	Localité.			Milles carrés.
N. 10,	2nd rang,	Bloc A.		25
S. 10,	2nd do	do do		25
N. 11,	2nd do	do do		25
S. 11,	2nd do	do do		25
N. 12,	2nd do	do do		25
S. 12,	2nd do	do do		25
N. 10,	3me do	do do		25
S. 10,	3me do	do do		25
N. 11,	3me do	do do		25
S. 11,	3me do	do do		25
N. 12,	3me do	do do		25
S. 12,	3me do	do do		25

Locations de coupes de bois.

No.	Localité.	Superficie
		Milles carrés.
572,	Rivière Ottawa,	34
573,	do	25
574,	do	31
575,	do	25
576,	do	25
577,	do	25
578,	do	25
579,	do	25
580,	do	25
581,	do	25
582,	do	17
583,	do	15
584,	do	32½
585,	do	25
586,	do	25
587,	do	25
588,	do	25
589,	do	25
590,	do	29
591,	do	24
592,	do	25
593,	do	25
594,	do	25
595,	do	32
596,	do	19
597,	do	31½
598,	do	25
599,	do	25
600,	do	25
601,	do	23
602,	do	14
603,	do	10
604,	do	17
605,	do	23
606,	do	22
607,	do	26
608,	do	11
609,	do	22
610,	do	17
611,	do	19
612,	do	19
613,	do	7
614,	do	

Superficie totale.... 1298

Agence de Lac St-Jean.

No. 123,	Rivière Petite Péribonka,	50
124,	do do do	50
126,	do Péribonka,	42
129,	do aux Iroquois,	15
133,	do Ouatchouan Ouest,	12
134,	do do do	7½
135,	Arrière do do	16
136,	do do do	20
137,	Lac des Commissaires, S. E.,	30
138,	Arr. Lac des Commissaires, S. E.,	20
139,	Lac des Commissaires, S. O.,	24
140,	Arr. Lac des Commissaires, S. O.,	20
Partie ouest 141,	Rivière Métébetchouan,	20
do est 141,	do do	17
No. 142,	do do	25
½ Nord 144,	do do	20
½ Sud 144,	do do	20
145,	Ouest du Lac Kamamintigongue,	36
No. 150,	Canton DeQueen,	23
155,	do Boileau,	13
159,	Rivière Cyriac,	16½
160,	do do	26
161,	do do	36½
162,	do do	37½
163,	do Pika,	51
164,	do do	26½
165,	do do	23½
166,	Rivière Mistassibi Ouest,	10
167,	do do Est,	10

Superficie totale.... 720½

Agence du Saint-Maurice.

Localité.	Superficie
	Milles carrés
No. 7, E. Rivière Batiscan,	24
Agence de Rinouiski.	
Location, No. 1, canton Neigette.	22½
do No. 2, do do	8½
do No. 2, canton Macpès,	12½
do Rivière Causapskul, Nord,	10
do do Sud,	10
do No. 2, Rivière Humqui,	6
do No. 3, do Nemtayé,	20

Total.... 86½

Agence du Saguenay.

Location, Tadoussac, Est,	5
do Rivière Manitou, No. 1, Est	30
do do No. 2, "	30
do do No. 3, "	80
do do No. 1, Ouest,	30
do do No. 2, "	30
do do No. 3, "	30
Rivière Grande Trinité No. 1, Est,	50
do do No. 2, "	50
do do No. 1, Ouest,	50
do do No. 2, "	50
do Petite Trinité No. 1, Est,	14
do do No. 2, "	14
do do No. 1, Ouest,	14
do do No. 2, "	14
do Calumet No. 1, Est,	25
do do No. 2, Ouest,	25
Location Canton Lafèche,	18
do Rivière Sault au Cochon No. 4, Est,	40
do do No. 3, "	20

Superficie Totale.... 569

Agence de Gaspé.

Location, Baie de Gaspé Sud,	11
do do Nord,	9½
do Sydenham Sud,	17½
do Rivière Saint-Jean No. 1, Sud,	12
do do Nord,	14
do do Dartmouth Sud,	24
do do do Nord,	19½
Arrière do do Nord,	32

Superficie totale.... 142½

Agence de Granville.

Location, canton Armand, rang E.,	2½
do canton Armand,	19
do No. 45, rivière Saint-François,	14
do No. 46, do do	16½
do No. 47, do Noir,	38
do canton Parke No. 2,	24

Superficie totale.... 113½

Agence de Bonaventure Ouest.

Location, Ruisseau To... Ferguon,	16
do Rivière Escuminac,	10
do Canton Nouvelle-Ouest,	9
do Ruisseau Glen,	2
do Rivière André,	6
do Arrière rivière Nouvelle-Ouest,	10
do Ruisseau du Moulin No 2,	12
do Arrière ruisseau du Moulin, N.	10½
do do do Sud,	5
do Canton Carleton, No 2	2
do Canton Ristigouche,	2

Superficie totale.... 88½

Agence Saint-François.

Location, Canton Emberton,	17
do do Chesham No. 1,	19½
do do Chesham No. 2.	26½

Superficie totale.... 63

Condition de la vente.

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix qui sera fixée le jour de la vente.

Ces locations seront adjudgées aux plus hauts enchérisseurs.

Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue.

Les locations une fois adjudgées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en vigueur ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents, que cela concerne, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

E. E. TACHÉ,
Assistant-Commissaire T. C

N.-B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet par ordre en conseil, sont les seuls autorisés à publier ce avis.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 548.—ENIGME

Nous sommes de fil ou de laine,
Comme de soie ou de coton ;
Bien nous tirer est de bon ton,
C'est ce que font bulle et vilain.

Parfois de nous boutique est pleine
Soit en paquet, soit en carton ;
Jeanne, Jeannette, et Jeanneton
Nous achètent à la douzaine.

Nous prendre longs est le désir
De la coquette ayant plaisir
A se voir partout ravissante.

Toujours en toutes les couleurs
D'une nuance caressante,
Rayés, unis, ou même à fleurs.

SOLUTIONS

No 545.—1er, le pouce ; 2me, l'index ; 3me l'annulaire ; 4me, l'auriculaire ; 5me, le médius.

No 546. Le mot est : Santé.
No 547.—Le mot est : Bat-eau.

A corriger.—La solution publiée sous le No 544 est : La-douce-henre, et non Tourment.

ONT DEVINE :

Dame C. : Roy, Côte-des-Neiges ; Alphonse Guérette, Lévis ; Mlle Kvéline Clément, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Rozalie Laplaque, Raoul Regulatus, Montréal.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dysenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.



D'ICI AU

31 DECEMBRE SEULEMENT

Nous ferons encore une réduction de

25 POUR CENT

SUR NOS NOUVEAUX

Services à Dîner

Set à l'eau (Spickeld) - - \$1.75
Carafes gravées, la paire - 65
Nouvelles Lampes - - - 75

Venez voir mon magnifique assortiment d'articles de fantaisie pour cadeaux de 25 à \$5

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME



VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FREE, 1 Pack Beautiful Hidden NAME CARDS, Art Album, Whistle, Ring, Cuff Buttons, Watch chain, Dominoes, Checker Board, Chess Board, Fox and Goose Board, Nine Men Morris Board, Game of Fortune, Game of Forfeit, 11 new Parlor Games, 275 Album Verses, 50 new Riddles, Game of Letters, samples of new style Envelope, Photograph, Silk Fridge and Gold Clasp Card, and others, all only 15c. Card sampler Free. ALLEN CARD WORKS, New Haven, Conn.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

29060



Si vous voulez avoir une sauce riche pour le dîner du jour de l'An

FAITES USAGE

DU JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE NOUVEAU

5 CTS **NECTAR** 5 CTS

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse

MONTREAL

Sea lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.



TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

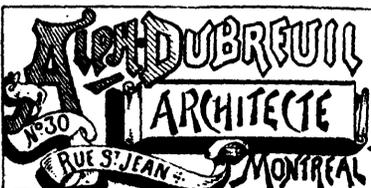
51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. six mois : 12 francs. S'adresser à l'éditeur, H. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Si vous voulez avoir une sauce riche pour le dîner du jour de l'An

FUMEZ LE NOUVEAU NECTAR CIGARE DE L'UNION FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE, E. N. CUSSON, FABRICANT MONTREAL.

La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND. Capital..... \$15,000,000 Fonds accumulés..... 17,108,000 BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA 1724 NOTRE-DAME, MONTREAL ROB. W. TYRE, Gérant AGENTS POUR LA VILLE ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

GASTOR FLUID On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille. HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

SCIENTIFIC AMERICAN ESTABLISHED 1845. is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS Edition of Scientific American. A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS. In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address MUNN & CO., Patent Solicitors. GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

THIS PAPER may be found for sale at Geo. F. Howel & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where all advertising contracts may be made for in NEW YORK.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs Moutarde Française Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage. Montréal, 9 mal. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage. A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis. On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent. CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO 69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 23 DÉCEMBRE 1889

LES

MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

Cependant, sa perquisition terminée, il revint à Merced, qui ne pleurait plus : brisée par les multiples émotions de la journée, la jeune fille se tenait immobile sur son siège, les mains croisées sur les genoux, les yeux droits devant elle, dans une fixité effrayante.

—Mademoiselle, lui dit l'Italien de sa voix la plus douce, vous ne pouvez demeurer ici.

Elle tressaillit, comme tirée d'un rêve, le regarda silencieuse, comme étonnée de sa présence : puis, rappelée à la réalité, elle se leva brusquement, courut à lui, balbutiant :

—Non... monsieur... non, ne restons pas ici... je mourrais de peur.

Et elle l'entraînait vers la porte : lui se laissait faire, nullement mécontent du rôle de sauveur que la Providence lui faisait jouer.

—Je suis Mlle Mendès y Tendura, reprit-elle, la fille du général... et j'osais...

—Assez... mademoiselle, assez, répliqua-t-il avec vivacité... je suis entièrement à vos ordres.

—Alors, monsieur, murmura-t-elle, je vous serais très reconnaissante de vouloir bien m'accompagner jusque chez mon père... tout ce monde qui circule, tous ces cris que j'entends, m'épouvante... Mon père habite la villa *Santa-Virgen* sur la route du vieux Panama.

Tout en parlant, ils avaient fait quelques pas : au bout de la rue, une voiture vint à passer ; Giovanni la hélas, y fit monter la jeune fille, auprès de laquelle il s'assit : puis donna l'adresse au nègre

qui conduisait et l'attelage, enlevé d'un vigoureux coup de fouet, partit au grand trot.

Mais quelle que fût l'allure avec laquelle Merced et son compagnon filaient vers la villa, elle n'était point comparable à la rapidité avec laquelle l'imagination de l'Italien s'envolait vers des hauteurs inimaginables.

L'entrepreneur, tout en examinant du coin de l'œil Merced retombée dans son mutisme et dans son affaissement, songeait que sa voisine était bien jolie, en outre, que si la révolution, sur le point d'éclater, amenait le général au pouvoir, Mlle Merced y Tendura serait un beau parti.

Or, en dépit de ses projets matrimoniaux, Pierre Miquet allait être obligé de chercher d'autres combinaisons pour se tirer d'affaires, si tel était le bon plaisir de l'Italien ; le coup de couteau donné à Dolorès creusait désormais un abîme infranchissable entre l'ingénieur et Merced.

Et alors, une idée merveilleuse germait dans la cervelle de Giovanni ; il était jeune, bien tourné de sa personne, pas vilain garçon : pourquoi ne tenterait-il pas de succéder à Pierre Miquet ?



Elle ne put achever, cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter. — Voir page 69, col. 3.

—Oui, pensait-il, pourquoi ne deviendrais-je pas l'époux de cette jolie personne ? me voici tout présenté ; je puis affirmer que je lui ai sauvé la vie, que l'assassin l'aurait tuée, elle aussi, si je n'étais pas arrivé à temps pour le mettre en fuite... Per Baccho !... Voilà qui ne serait pas si bête.

Et marquant, par un petit haussement d'épaules, son dédain pour la force intellectuelle de la famille Mendès, il ajouta :

—Avec un peu d'adresse, nous empauserons le père, la mère et la fille.

La voiture arrivait devant la porte de la villa : Mme Mendès accourut. Elle était dans des transes mortelles : des gens revenant de la ville avaient raconté aux domestiques que le "corrida" avait donné lieu à de grands désordres, et la pauvre mère se demandait s'il n'était arrivé aucun accident à ceux qu'elle aimait.

Merced se jeta, en sanglotant, dans les bras de

sa mère :

—Mon Dieu... mon enfant ! qu'y a-t-il ? demanda Mme Mendès, dont les yeux se remplissaient de larmes... et ton père ?

—Nous avons été séparés... balbutia la jeune fille, je ne sais ce qu'il est devenu...

—Madame, fit Giovanni, en s'inclinant, je puis vous donner des nouvelles du général ; il a été porté en triomphe... il est sain et sauf.

Et il ajouta avec un accent admiratif d'une exagération ridicule :

—Quel homme que le général !

Mme Mendès et sa fille entraient dans la maison ; l'entrepreneur les suivait le chapeau à la main.

La bonne dame poussa une exclamation :

—Merced ! c'est du sang que tu as sur ta robe.

—Ah ! fit la jeune fille, toute tremblante au souvenir du drame de la taverne... Mais la voix lui manqua, et elle ne put dire autre chose.

Giovanni prit alors la parole ; et, au milieu des

exclamations d'horreur poussées par Mme Mendès il raconta qu'il était entré dans la taverne au moment où l'assassin après avoir frappé Dolorès, allait s'élançer sur Mlle Merced ; et pour donner à son rôle de sauveur une importance plus grande, il ajouta qu'après un corps à corps terrible, il avait mis le meurtrier en fuite.

—Ma chère fille !... ma chère Merced ! murmura la mère en couvrant de baisers le front de son enfant.

Quant à l'Italien, il regardait d'un œil sec cette scène touchante : son mariage lui paraissait probable, et il n'avait qu'à jouer serré.

Donnant à sa voix un tremblement plein d'émotion, il demanda la permission de revenir prendre des nouvelles de celle qu'il avait sauvée.

Comme bien on pense, Mme Mendès lui octroya de grand cœur cette permission, ajoutant qu'elle espérait pouvoir le présenter bientôt au général.

—Demain, je lui donnerai cette satisfaction, à la

brave dame, pensait l'Italien, tandis que la voiture le ramenait vers Panama.

A mi-route, il croisa un cavalier qui courait à franc étrier vers la villa : ce cavalier était Pierre Miquet.

—Monsieur Miquet ! monsieur Miquet ! cria Giovanni en faisant arrêter sa voiture.

L'ingénieur se retourna et, reconnaissant l'Italien, fit volte-face pour mieux le rejoindre.

—Attachez donc votre cheval derrière la voiture, dit l'entrepreneur, et montez avec moi.

—C'est que je suis pressé, répliqua Miquet.

—Vous le serez moins, quand vous saurez ce que j'ai à vous dire, riposta l'Italien.

Et tandis que l'ingénieur, mettant pied à terre, attachait la bride de son cheval au ressort de la voiture, Giovanni Corda s'assurait que son revolver jouait bien dans sa gaine.

XXI.—LE CAMP DE SANTA-ANA.

Après la destruction du vieux Panama par le boucanier Morgan, le gouverneur Fernandez de Cordova choisit pour l'emplacement de la cité nouvelle une péninsule rocheuse, de défense facile, au pied du Cerro Ancod.

Le célèbre don Alfonso de Villa Corta en fit une place très forte, n'ayant d'autre égale que Cartagène, dans toute l'Amérique du Sud ; il l'entoura de puissantes murailles, épaisses de plusieurs mètres, et construites de trois côtés sur la laisse de basses mers ; tout l'espace enfermé dans les remparts fut ensuite remplacé de façon à ce que le sol même de la ville formât un terre-plein de vingt pieds d'élévation ; à chaque extrémité du front regardant la mer, un bastion colossal se dressait.

Aujourd'hui le bastion du Sud-Est, assez bien conservé, sert de promenade aux habitants qui viennent, le soir, y respirer à pleins poumons la fraîche brise marine ; l'autre, complètement démantelé, découpe sur l'azur bleu du ciel les ruines noircies du couvent de San-Francisco ; quant aux fortifications, désarmées depuis longtemps, elles s'écroulent de toutes parts ; les pans énormes, battus continuellement en brèche par le ressac, gisent çà et là sur la grève, envahis par des abrisseaux et des plantes pariétaires.

Du côté de la terre, les murs ont été rasés, les fossés comblés, et rien ne sépare plus la ville même de Panama de ses faubourgs : Pueblo, Nuevo, Arrabal, Santa-Ana.

Si la salubrité de la ville et les communications ont gagné à cette *hausmanisation*, on ne peut pas en dire autant de la stabilité politique ; ces faubourgs, en effet, sont le séjour de la plupart des gens de couleur, gens assez doux, bons et serviables en somme, mais paresseux et faciles à pousser aux révolutions.

En outre, la situation même de ces faubourgs, de celui de Santa-Ana surtout, est dangereuse ; bâties au sommet d'un mamelon assez élevé, à une portée de fusil de la ville, les habitations de Santa-Ana ressemblent à autant de nid de vautours surplombant la ville et prêts à s'y élancer, becs et serres en avant.

Ces hauteurs de Santa-Ana sont, d'ailleurs, considérées comme tellement importantes, nous apprend M. Armand Reclus, que du temps des Espagnoles, il était interdit d'y élever le moindre bâtiment, fût-ce une simple sara. Un marquis de Santa-Ana, propriétaire de ces terrains, voulut tourner la difficulté : fort de l'appui des ordres religieux, dont l'autorité balançait l'autorité du vice-roi, il fit construire d'abord une église avec couvent, au centre même du plateau, et le gouvernement n'osa réclamer.

Arguant alors de ce que ces édifices abrogeaient virtuellement l'édit en question, le marquis bâtit une vaste maison seigneuriale. Mais, en dépit de ses intrigues et des influences du clergé, il ne réussit pas à la terminer, la cour d'Espagne ayant donné l'ordre formel de suspendre les travaux.

Eglise, monastère, palais inachevé, servent aujourd'hui de forteresse au peuple des faubourgs qui se réfugient sur ces hauteurs, comme autrefois le peuple romain sur le mont Aventin, toutes les fois qu'un *pronunciamiento* est décidé.

C'est là que, suivant l'exemple des chefs de mouvements précédents, le général Mendès y Tendura avait pris position, à la tête d'une petite armée de quinze cents hommes de toutes couleurs et de tous costumes.

C'est que, depuis l'émeute par laquelle s'était terminée la course de taureaux, les événements avaient marché vite.

En quelques jours, l'émeute s'était transformée en insurrection régulière que le gouvernement de Panama avait dû songer à réprimer ; aussi avait-il envoyé le peu de troupes dont il disposait couronner un petit mamelon presque aussi élevé que celui de Santa-Ana et commandant la plage ainsi que la route du terrible faubourg.

Mais c'était là plutôt une manifestation platonique et une manière de protestation qu'un mouvement stratégique, car les précédentes révolutions avaient prouvé que, vu son petit nombre de défenseurs, cette position était intenable.

Les troupes régulières, n'attendaient donc que les premiers coups de fusils des insurgés pour se replier en bon ordre et rentrer en ville.

Or, ces premiers coups de fusil, le général n'avait pas encore donné l'ordre de les tirer : il semblait même hésiter.

Certes, il ne s'était pas engagé sans un grand serrement de cœur, dans cette grosse aventure ; non pas qu'il éprouvât à l'égard du gouvernement un dégoût moindre de celui qui s'était emparé de lui, dès l'affaire de la "Panama Railroad et Cie" ; mais il songeait que pour faire triompher ses principes, il allait falloir répandre du sang, beaucoup de sang, peut-être... et ce sang était celui de ses compatriotes, de ses frères.

Ah ! s'il avait pu marcher seul au palais du gouverneur, l'empoigner par les oreilles et le jeter à la mer ! dût-il, à cette expédition donquichottesque, perdre la vie, il l'aurait fait.

Malheureusement, les gens du pouvoir qu'il avait compté intimider par une démonstration armée, ne paraissaient aucunement disposés à quitter la place sans coup férir, et le brave général commençait à sentir peser lourdement sur ses épaules les responsabilités de l'aventure.

Maintenant, il était trop tard pour reculer et il devait obéir aux vœux des comités avec lesquels il avait eu l'imprudence de fraterniser.

Et, faisant contre fortune bon cœur, il avait dit à sa femme, en parodiant ce mot célèbre d'un révolutionnaire français peu convaincu :

—Il faut bien que je les suive, puisque je suis chef !

Mme Mendès s'était inclinée devant cet argument auquel il n'y avait rien à répondre ; d'autant plus que si le général s'était avisé de fausser compagnie aux comités, il eût été en grand danger d'être lynché, c'est-à-dire pendu à l'un des arbres de sa villa.

Merced, par contre, ne voyait pas les choses aussi tristement que sa mère ; ayant entendu souvent le général développer ses opinions sur la politique séparatiste, elle s'était prise au contraire d'enthousiasme pour cette cause, et le sang généreux qui bouillonnait dans ses veines lui faisait applaudir presque à cette dangereuse entreprise.

La villa de "Santa Virgen" n'étant pas éloignée de Santa-Ana, la jeune fille pouvait aller facilement au camp, et elle était plus souvent auprès de son père qu'auprès de sa mère.

Les soldats improvisés du général ne lui faisaient pas peur, d'ailleurs, ces hommes enchantés de voir cette iolie et courageuse personne traverser leur campement, lui témoignaient le plus grand respect.

Dans Panama, à l'exception de la garde renforcée du palais du gouvernement, on ne se fût point douté que l'insurrection était aux portes : la circulation était libre et les affaires n'avaient subi aucune interruption, aucun ralentissement.

Dans le port, les bâtiments de commerce déchargeaient, comme à l'ordinaire, leurs marchandises ; les magasins n'avaient point cessé d'être ouverts à la clientèle et les banquiers continuaient leurs opérations financières imperturbablement, profitant seulement des circonstances pour élever le taux de l'escompte aussi haut que possible, absolument indifférents, du reste, aux changements qui pouvaient survenir dans les pouvoirs publics.

Il n'était pas probable, d'ailleurs, que le gou-

vernement régulier résistât longtemps, car il avait toutes les peines du monde à maintenir ses troupes ; tous les matins il fallait leur distribuer la solde et, de jour en jour, elles se montraient plus exigeantes ; de deux piastres, prix du début, il avait fallu, au bout d'une semaine, monter à quatre piastres... où s'arrêtaient les prétentions de cette soldatesque qui, semblable en cela aux maisons de banque, élevait le taux d'un sang qu'elle ne versait pas ?

En continuant de ce train-là, la caisse de l'Etat devait être bientôt à sec.

Du côté des insurgés, le système était différent. On donnait pas mal d'argent que fournissait secrètement la banque "Schmidt, Jackson and Co", et l'on y faisait beaucoup de promesses, ce qui est le grossier appât auquel le peuple se laisse toujours prendre.

Les troupes gouvernementales, composées en grande partie de volontaires, recrutées pour la circonstance n'avaient d'autre objectif que de maintenir l'ordre de choses existant, tandis que les soldats du camp de Santa-Ana avaient en perspective tout ce qu'ils réclamaient et même davantage.

Au camp, la vie n'était pas désagréable ; on ne faisait rien, on avait à profusion des vivres recueillis dans les campagnes avoisinantes, et les liquides, tirés de la même source, coulaient à profusion.

Quant au recrutement, il se pratiquait autrement qu'en ville ; lorsque la persuasion au point de vue politique ou l'appât de l'argent ne suffisaient pas pour amener des recrues à embrasser volontairement la cause de la révolution, on enlevait purement et simplement les récalcitrants, quelles que fussent leur couleur et leur nationalité.

En sorte que la petite armée du général se divisait en deux catégories bien distinctes ; les volontaires, venus là par conviction ou par ambition, et ceux qu'on avait incorporés par force.

Les premiers surveillaient les seconds, et sévèrement ; un pareil système ne va pas sans quelques violences, qu'on appelle indispensables.

Sans même prendre la peine d'en référer au général, qui, d'ailleurs, n'aurait pu s'y opposer efficacement, les recrues ainsi amenées au camp, bon gré, mal gré, et qui refusaient d'obéir, étaient fusillées.

Les exécutions sommaires entretenaient l'esprit militaire dans ce ramassis d'hommes difficiles à contenir et dans l'esprit desquels l'inactivité faisait bouillonner les mauvais instincts.

Et les patrouilles entraînaient ainsi au camp, journellement, tous ceux qui avaient eu l'imprudence de s'aventurer dans le voisinage ; ces patrouilles poussaient même l'audace jusqu'à s'aventurer en ville ; prenant d'assaut les tavernes isolées, s'emparant des consommateurs qu'elles ramenaient comme un troupeau, emmenant aussi le patron de la taverne, s'il faisait mine de protester.

Depuis huit jours les choses étaient ainsi, mais il était peu probable que la situation pût se prolonger fort longtemps ; les comités s'impatientaient et avaient mis le général en demeure d'agir enfin.

Le bruit s'en était répandu parmi les irréguliers, et la perspective d'un prochain pillage mettait dans le camp une animation extraordinaire.

C'était le soir, et le camp présentait un aspect des plus pittoresques, avec ses feux qui s'allumaient sur toute l'étendue du plateau ; on aurait dit d'une foire très animée, les hommes allant, venant, riant, criant, chantant, se disputant, car la discipline n'était pas la première qualité de cette troupe recrutée au hasard et composée d'éléments disparates.

Le général était populaire, mais peu obéi.

Quant à lui, il avait établi son quartier général dans l'ancien monastère, sous les arcades où se promenaient autrefois les moines pensifs et recueillis, des chevaux, tout harnachés, étaient attachés à des piliers et mangeaient la provende, troublant de leurs hennissements ces vastes solitudes dont les échos n'avaient répété, pendant de longues années, que les prières et les cantiques.

Bivouaqués en plein air, au milieu de la cour d'honneur, une demi-douzaine d'insurgés préparaient leur repas du soir ; d'eux-mêmes, ils s'étaient nommés officiers d'ordonnance du général qui n'avait point osé s'y opposer, de crainte de déplaire aux comités dont ces gens étaient les membres les plus influents.

Leurs fonctions étaient d'ailleurs de simples sinécures, puisque la période d'expectative dans laquelle on se trouvait ne permettait pas d'utiliser les services de cet état-major qui se dédommageait de cette inactivité par une profusion de dorures, de galons, de panaches, dont ils avaient chamarré leurs uniformes.

Tout à coup, leurs rires bruyants et leurs grossières plaisanteries se turent comme par enchantement : une gracieuse silhouette de femme venait de franchir le seuil de la porte monumentale du monastère et s'avançait vers eux.

— Mon père est-il là, caballero ? demanda une voix fraîche et musicale à l'un des insurgés qui s'était précipité avec empressement à la rencontre de la nouvelle venue.

— Certainement oui, señorita, répondit l'homme en portant militairement la main à sa coiffure ; si vous voulez que je vous mène vers lui . . .

— Est-il seul ? fit la jeune fille qui, sans doute, ne se souciait que médiocrement de la compagnie du peu sympathique personnage.

— Voilà une chose que je ne puis vous affirmer, señorita il est venu aujourd'hui de la ville des instructions fort précises relativement à la conduite à tenir, et le général, tout à l'heure encore, était en conférence avec plusieurs de ses officiers.

S'il eût fait moins sombre, celui qui parlait eût certainement remarqué le sourire légèrement railleur que ces mots mirent sur les lèvres de Mlle Mendès.

Mais, reprenant aussitôt son sérieux, elle répondit :

— En ce cas, accompagnez-moi, señor Landrin ; vous verrez si mon père peut me recevoir.

L'ex-membre de la Commune s'inclina gauchement pour indiquer à la jeune fille qu'il était à ses ordres ; puis prenant une lanterne, il précéda Merced, faisant sonner sur les dalles les éperons énormes dont ses bottes étaient armées et traînant derrière lui son grand sabre avec un bruit de ferrailles horripilant.

L'ancien membre de la Commune se rappelait les succès qui lui avaient valu, aux yeux des femmes parisiennes, cette façon de faire, et il n'était pas fâché de montrer à cette "jeune sauvage", ainsi qu'il l'appelait volontiers, comment un homme du vieux continent sait se tenir sous les armes.

Après une course de cinq minutes à travers les corridors sombres, Landrin s'arrêta et frappa à une porte de bois que surmontait un crucifix sculpté dans la pierre même.

— Entrez, cria une voix.

Landrin entrebaila la porte, passa la tête avec discrétion et, après avoir jeté un coup d'œil dans la pièce :

— Le général est seul, señorita, dit-il en se retournant vers sa compagne.

Celle-ci, d'un léger signe de tête, remercia son guide, puis entra.

— Bonjour, père, s'écria-t-elle en courant à M. Mendès qui se promenait à grands pas, sombre et pensif, les mains derrière le dos, le menton penché sur la poitrine.

En entendant la voix de sa fille, le vieillard releva la tête, et il sembla qu'un coup de vent eût subitement balayé tous les soucis accumulés sur son front.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa tendrement sur les joues, et lui dit :

— Tu as bien fait de venir, j'ai des papillons noirs plein la cervelle, ce soir.

Elle le regarda, lui sauta au cou une seconde fois et répliqua :

— Des papillons noirs ! Voyez-vous cela ! Un chef d'armée, un futur président de république ! Voilà qui est joli, et puis, pour quelle raison ? est-ce que la cause de l'indépendance ne triomphe pas ? M. Mendès eut un hochement de tête.

— Jusqu'à présent, murmura-t-il, on n'en sait rien encore.

— Mais l'attitude du gouvernement prouve bien qu'ils ne sont pas de force à résister.

— Hum ! fit le général, je ne sais pourquoi, mais j'ai le pressentiment que tout cela tournera mal.

— Mais, qui vous fait supposer . . . et puis ces misérables soldats réguliers vont s'envoler comme des alouettes, quand ils vous verront apparaître à la tête de vos braves . . .

— Eh ! si les Panaméens étaient seuls, je n'aurais aucune inquiétude au sujet de la façon dont se dénouera cette aventure . . . Malheureusement je crains les Etats-Unis.

— Les Etats-Unis ! répéta Merced avec feu, que peuvent-ils faire ? . . . Et puis, ils sont trop loin . . . avant même qu'ils aient connaissance de ce qui se passe ici, notre cause l'aura emporté.

— Nul plus que moi ne souhaite de voir tes prédictions se réaliser, chère enfant, balbutia le général, en passant soucieusement la main sur son front . . .

Puis, après un moment, changeant de conversation :

— Et ta mère, comment va-t-elle ? prend-elle un peu le dessus ? devient-elle courageuse ?

La physionomie de la jeune fille exprima une douce pitié.

— Pauvre maman ? fit-elle, ses craintes ne font qu'augmenter chaque jour . . . toutes les fois que je pars avec l'escorte que vous nous avez donnée, ce sont des trances nouvelles, et si elle ne tenait pas autant à apprendre de ma bouche même, comment vous vous portez, elle ne me permettrait pas de venir jusqu'ici, quoique, cependant, la campagne soit aussi calme et aussi tranquille qu'avant les événements ; cependant . . .

Elle s'arrêta net, mordant de ses petites dents blanches ses lèvres un peu rouges, comme fait une personne qui vient de prononcer un mot de trop . . .

Le général qui avait repris sa promenade autour de la pièce, s'interrompit brusquement, et relevant la tête pour braquer sur la jeune fille ses petits yeux inquiets :

— Cependant ? . . . répéta-t-il interrogativement.

Elle alla à lui, prit sa main entre les siennes et répondit :

— Je ne vous aurais certes pas parlé de ce détail, mon père, s'il ne s'était agi que de moi ; je suis brave, vous le savez, et puis que pourrais-je craindre, avec l'escorte que vous m'avez donnée ?

Elle secoua les épaules d'un geste singulier et, après un silence de quelques secondes :

— Il m'a semblé, pourtant, que depuis quelques jours, j'étais suivie . . .

Un pli profond se creusa dans le front soucieux de M. Mendès, qui s'écria aussitôt d'une voix émue :

— Explique-toi . . . suivie par qui ? . . . où cela ? Comment se fait-il que les hommes qui t'accompagnaient ne se soient aperçus de rien ?

Merced sourit et répliqua :

— A vous dire vrai, mon père, les braves que vous me donnez pour escorte ont pris, je crois, l'habitude de fêter par anticipation le triomphe de la révolution.

— Qu'entends-tu par ces mots ?

— Que peut-être vous vous montrez, à leur égard, trop généreux, en ce qui concerne le whisky et l'anizado.

Le général étouffa un épouvantable juron.

— Les misérables ! gronda-t-il . . . les bêtes brutes !

Et aussitôt s'apitoyant.

— Ma pauvre enfant, ajouta-t-il . . . et moi qui te croyais en sûreté ! . . .

— Mais je le suis, mon père, répondit la jeune fille en souriant, je le suis d'autant plus, que je ne m'en rapporte qu'à moi du soin de veiller à ma sûreté . . . je suis persuadée qu'un danger se présentant, mes braves gardes du corps n'hésiteraient pas à le combattre . . . mais ce danger, c'est à moi à le leur signaler.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce que j'ai eu peur de perdre mon prestige à leurs yeux.

— Vanité incompréhensible, et qui aurait pu te coûter cher . . .

Merced hocha la tête avec un petit air crâne.

— Bast ! riposta-t-elle, il ferait beau voir que la fille du général Mendès y Tendura eût peur de la poudre.

— Pourquoi m'en parler alors ? demanda le vieillard d'un ton maussade.

— Parce que je crains que les gouvernementaux me tendent une embuscade . . . une fois entre leurs mains, je serais pour eux un précieux otage, grâce auquel le chef du mouvement populaire pourrait bien être obligé de rendre les armes.

— C'est vrai, s'écria le général subitement frappé de ce raisonnement . . . c'est la cause de l'indépendance elle-même qui est en jeu . . . il va falloir aviser.

Comme il achevait ces mots, un bruit de voix s'éleva au dehors, et ces mots retentirent, dominant le vacarme d'une discussion :

— C'est bien, qu'on le fusille !

Merced tressaillit :

— Avez-vous entendu, mon père ? demanda-t-elle, tout émue.

— Hélas ! soupira M. Mendès . . . ce sont là des paroles qui, trop souvent, se font entendre ici.

Et il ajouta mélancoliquement :

— Hélas ! ce ne sont pas mes soldats de la guerre de sécession auxquels je commande . . . les hommes qui ont embrassé le parti de l'indépendance sont plus mes maîtres que moi le leur, et je suis bien obligé de leur laisser faire un peu ce qu'ils veulent.

— Alors, mon père, s'écria Merced, vous laissez s'accomplir, sous votre responsabilité, de semblables exécutions . . .

— Que veux-tu ? . . . la plupart du temps ces choses se passent sans que j'en aie connaissance . . . on ne me consulte même pas.

Au dehors, le vacarme allait croissant ; on eût dit des rugissements de fauves, auxquels on va livrer leur proie.

— Je vous en conjure, mon père, implora Merced ; intervenez, et si le malheureux dont il s'agit doit mourir, qu'au moins il meure justement, condamné, et non égorgé sans jugement.

Un pli amer creusa les lèvres du général.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, murmura-t-il.

Et prenant un sifflet d'argent pendu à son cou par une petite chaîne d'acier, il en tira un son aigu et prolongé.

Aussitôt la porte s'entrouvrit, et par l'entrebaillement une tête d'homme parut.

— Pablo ! dit le général, cours prier l'un des caballeros de me venir parler.

Quelques secondes après, on entendit un fourreau de sabre qui rebondissait sur les dalles, et bientôt Landrin s'arrêta sur le seuil, la main à la hauteur du front, dans une attitude militaire.

— Que se passe-t-il donc señor Landrin ? demanda M. Mendès.

— Il y a, mon général, que l'on vient d'arrêter, sur la route du vieux Panama, un homme qui nous a paru avoir des allures suspectes, et que suivant l'usage, j'ai donné l'ordre de le passer par les armes.

Un frisson convulsif secoua Merced.

— Quoi ! monsieur ! exclama-t-elle, aussi sommairement que cela . . . sans explications . . . sans jugement.

— Hélas ! señorita, répondit hypocritement le misérable, ce sont les tristes lois de la guerre.

La jeune fille leva sur son père un regard suppliant.

— C'est-à-dire, caballero, répondit le général d'une voix sévère, que cette loi, c'est vous qui l'avez instituée . . . sous prétexte de me soulager de certains détails de minime importance, pour me permettre de consacrer tout mon temps à votre parti, vous répandez le sang de mes compatriotes avec une férocité, dont je n'aurais pas cru un Français capable.

Landrin répondit d'un ton farouche :

— Je vous ai déjà expliqué, général, que nous autres, dans la grande Commune de 1871, nous n'avions pas procédé autrement, et que nous avions obtenu par ce système d'excellents résultats.

Merced poussa un cri d'horreur ; quant au général, il répondit avec une grande dignité :

— Je n'envisage point la gloire des Eudes et des Cluseret, señor Landrin, et je vous déclare que si le triomphe de la Révolution ne pouvait s'obtenir qu'en faisant couler, dans les rues de Panama, la centième partie du sang que vous et les vôtres avez fait couler dans les rues de Paris, je m'en irais de suite soigner mes rosiers.

Et sans prendre garde à la grimace que cette réponse fit faire à l'ex-communard, M. Mendès ajouta :

— Amenez ici le prisonnier.

— Mais, général, les partisans vont crier.

—Suis-je ou non l'élu des Comités ? demanda le général avec impatience... m'a-t-on choisi pour commander ou pour obéir ?...

Landrin courba la tête et sortit ; derrière lui son sabre cliquetait avec fureur.

—Pauvre père, murmura Merced, apitoyée par le visage attristé du vieillard.

—Et ce n'est point encore le pouvoir, balbutia-t-il d'un ton accablé.

La porte, en ce moment, s'ouvrit violemment, et un groupe d'insurgés fit irruption dans la salle, poussant devant lui un individu dont les vêtements déchirés prouvaient qu'il ne s'était pas laissé prendre sans résistance.

A quelques pas du général, l'individu s'arrêta, enleva le feutre dont les larges ailes mettaient sur son visage un masque d'ombre, et salua silencieusement M. Mendès et sa fille.

Merced étouffa un cri et, se rejetant en arrière, dit, tout émue, à son père :

—C'est lui !

—Qui, lui ? fit le général, étonné et cherchant à reconnaître les traits du prisonnier.

—Celui qui m'a sauvé la vie en m'arrachant de l'éneute, quand j'ai été séparée de vous, mon père, répondit Merced d'une voix vibrante, celui dont le courage, à Culebra, nous a protégés contre la fureur des ouvriers des chantiers.

M. Mendès s'approcha vivement, et touchant la main de l'inconnu.

—Touchez-la, déclara-t-il ; quelles que soient vos opinions politiques, vous êtes un brave, et je m'honore de vous serrer la main.

Puis se tournant vers Landrin :

—Pourquoi cet homme a-t-il été arrêté ? demanda-t-il.

—Pour obéir aux ordres des comités, mon général, qui disent que l'on doit enrôler, de gré ou de force, tous ceux que l'on rencontrera.

Les sourcils du général se contractèrent :

—La cause de l'indépendance vous répugne-t-elle donc à ce point ? fit-il en s'adressant au prisonnier.

—Général, répondit celui-ci d'une voix ferme, je suis Français, et des querelles entre Colombiens ne me regardent pas. Trouvez-vous donc qu'il soit juste de m'y mêler malgré moi ?

—Ce qu'il dit est raisonnable, mon père, supplia Merced, étrangement impressionnée par la révélation de la nationalité de son sauveur.

Le général allait répondre, lorsque Landrin intervint :

—En tout cas, dit-il, en jetant sur le prisonnier un regard louche, si les affaires des Colombiens ne vous regardent pas, pourquoi rôder autour de Santa-Ana, comme vous le faites depuis plusieurs jours ?

Le prisonnier tressaillit, mais garda le silence ; même il détourna la tête, avec un embarras visible.

Quant à Merced, sans se rendre compte du pourquoi, elle rougit légèrement :

—Eh bien ! fit le général, dont les sourcils s'étaient froncés, vous ne répondez pas... réfléchissez, votre cas est grave... votre refus de vous conformer aux ordres des comités séparatistes entraîne pour vous la mort... et malgré tout mon désir de vous sauver, je ne le pourrai, si vous laissez planer sur votre tête l'accusation d'espionnage que vient de lancer contre vous le senor Landrin... donc, je vous en conjure, répondez : est-il vrai que vous ayez été surpris rôdant autour de nos positions ?

—C'est vrai, répliqua simplement le prisonnier.

—Malheureux ! s'écria involontairement Merced.

—Vous voyez général, dit Landrin avec un mauvais sourire, qu'il était inutile de vous déranger pour expédier cet homme.

Mlle Mendès frémit ;

—Cependant, mon père, dit-elle tout bas, obéissant à un inexplicable pressentiment, qui vous dit que monsieur avait de mauvaises intentions ?

Landrin ricana.

—Quand on a de bonnes intentions, répondit-il, on ne se cache pas dans les fourrés qui bordent la route, comme il le faisait depuis plusieurs jours ; et, tenez senora, vous êtes la dernière personne qui devrait prendre la défense de ce misérable...

car ces manœuvres étaient certainement plus dirigées contre vous que contre la Révolution.

—Contre moi ! exclama Merced ! c'est impossible.

—Pourquoi, en ce cas, vous suivait-il dans votre trajet de la villa ici, et de la Santa Ana à la villa ? J'ai mes espions, moi aussi, et bien que paraissant un peu gris, mes hommes ont l'œil, quand même, sur ce qui se passe autour d'eux.

Le général regardait fixement le prisonnier.

—Ce que l'on dit là est-il vrai ? demanda-t-il avec une anxiété dans la voix.

—C'est vrai.

—Ainsi donc, ma fille était l'objet des courses mystérieuses, qui ont attiré l'attention sur vous ?

—Je ne puis dire le contraire.

—Mais quel était votre but ?

—Je vous le dirai son but, moi s'écria Landrin ; il était sans doute chargé par le gouvernement panaméen de s'emparer de votre fille, ce qui vous aurait mis, vous le chef séparatiste, à la disposition de ces gens-là.

M. Mendès tressaillit profondément ; les suppositions du senor Landrin concordait exactement avec celles dont sa fille lui avait fait part, quelques instants auparavant.

Cependant Merced intervint encore une fois en faveur du prisonnier.

—En ce cas, dit-elle, comment expliquez-vous, mon père, que cet homme n'ait déjà sauvé la vie en plusieurs circonstances.

Landrin eut un haussement d'épaules plein de significations.

—Parbleu ! ricana-t-il, voulait préparer son jeu ; tout en agissant pour le compte du gouvernement, la senora a une fois enlevée, il aurait sans doute demandé à être son geôlier.

—Mais répondez-donc, s'écria le général, rendu furieux par le mutisme dans lequel se renfermait le prisonnier.

Celui-ci, dont le sang-froid ne s'étant pas démenti un seul instant, répondit d'une voix grave :

—Bien que ma réponse ne soit pas de nature à vous satisfaire, parce que je ne puis l'accompagner des explications propres à l'éclaircir, mon général, la voici cependant : Si, depuis plusieurs jours, je rôdais autour de la villa de Santa-Virgen et de Santa-Ana, c'est que le bruit était venu jusqu'à moi d'un complot formé par des misérables contre Mlle Mendès.

Landrin sembla profondément impressionné par ces mots, et, pour cacher son trouble, se prit à ricaner.

—Un complot contre ma fille ! s'écria le général, lequel donc ?

—Il s'agissait, comme vient de le dire à l'instant le caballero ici présent, d'enlever Mlle Mendès et de la remettre à un misérable qui veut l'épouser...

Merced jeta un cri et se réfugia toute tremblante dans les bras de son père qui était devenu un peu pâle.

Landrin, lui, était livide.

—Aussi avais-je résolu de déjouer ce complot et de me dresser, au moment opportun, entre Mlle Mendès et ses agresseurs.

—Hein ! père ! s'écria la jeune fille, en fixant sur le général ses yeux brillants de joie, je savais bien qu'il était impossible que ce fût un malhonnête homme.

—Mais, fit Landrin, la preuve que toute cette histoire est vraie... Comment s'appelle le misérable dont vous perlez ?

—Giovanni Corda, répondit simplement Joachim.

—Celui-là qui m'a ramené à la ville, le jour de l'arrivée de la *Corrida*, exclama la jeune fille. Mais quel but avait-il ?

—Il vous aime, fit le prisonnier, ou tout au moins il le prétend ; la vérité, je crois, c'est qu'il ne lui déplairait pas de devenir le gendre du futur gouverneur de l'Etat de Panama.

Comme il achevait ces mots, un tumulte épouvantable éclata au dehors et des voix furieuses s'élevèrent, réclamant le prisonnier.

—Mon général, dit-il, permettez-moi de vous faire observer que si vous ne vous hâtez de prendre une décision, les partisans vont envahir la salle.

—Je ne puis cependant pas condamner un innocent, murmura M. Mendès.

—Innocent ! répéta Landrin, vis-à-vis de vous,

peut-être, si vous prêtez crédit à la fable qu'il vous a débitée... Mais vis-à-vis de la Révolution ?... Vous même l'avez dit dans vos proclamations : qui conque n'est pas avec nous est contre nous.

Le général s'approcha, suppliant, du prisonnier : —Allons, dit-il à voix basse, ne vous entêtez pas... Cédez, puisque vous avez la force contre vous.

—Ma tête est en jeu, répondit fièrement le jeune homme : mais même pour la sauver, je ne ferai rien que ma conscience n'approuve.

—Je vous en conjure, implora Merced, les yeux mouillés de larmes.

Le visage de Joachim s'attrista.

—Même pour vous, mademoiselle, murmura-t-il.

—Mon père, vous ne pouvez cependant pas ordonner la mise à mort de cet homme.

—Si le général ne l'ordonne pas, répliqua Landrin, ses soldats désertent le camp ou bien ils feront justice eux-mêmes.

Les hurlements redoublaient au dehors, remplissant les arcades du vieux monastère de terrifiants échos.

—Sans compter, ajouta le communard, que si on lui donnait la clef des champs, quelques-uns de ces forcenés l'auraient bien vite ramenés et fusillé.

Merced frissonna.

—Mais, alors, il est perdu ! murmura-t-elle.

Un mauvais sourire plissa les lèvres pâles de Landrin.

—Au contraire, fit-il, il est sauvé... Que veut cette foule ? Que le prisonnier soit fusillé, n'est-ce pas ? Eh bien ! fusillons-le.

—Mais, mon père, balbutia la jeune fille, qui ne voyait pas où voulait en venir l'ex-communard, vous n'allez pas permettre cet assassinat... Après tout, vous êtes le maître...

—Oui, je suis le maître, répliqua le général, en secouant la tête mélancoliquement. Je suis le maître... de le faire fusiller, mais non de le sauver.

—Mon Dieu ! murmura Merced, désolée.

—Mais puisque je vais le sauver, grommela Landrin ; ne vous désolerez pas ainsi, senora.

Puis, se tournant vers le prisonnier, il ajouta : —Écoutez-moi bien, monsieur : nous allons vous conduire à la limite du camp... On vous fusillera.

Joachim ne bougea pas. Merced écoutait avec angoisse ; quant au général, il ne comprenait point.

—Mais vous ne mourrez point, ajouta Landrain.

Et, s'adressant au général :

—Je vais prendre avec moi un peleton de douze hommes ; il me faut vingt piastres pour chacun...

Sans demander aucune explication, M. Mendès tira de son portefeuille deux cents quarante piastres-papier qu'il tendit à l'ex-communard, lequel les fit disparaître avec une prestesse merveilleuse.

Maintenant, dit-il, je vous demande cinq minutes.

Sur ces mots, il sortit, et son apparition fut saluée par un redoublement de cris et de vociférations ; peu à peu, on entendit le tumulte se calmer, puis des applaudissements succéder aux injures ; enfin, Landrin revint, suivi d'un peleton d'insurgés choisis parmi ceux dont les mines étaient les plus terrifiantes.

—Allons, dit-il d'une voix rude au prisonnier, il faut partir.

Joachim s'inclina silencieusement devant Merced.

Mais celle-ci, dans un noble élan, lui tendit la main.

Le général en fit autant.

—Vous avez sauvé ma fille, dit-il à voix basse ; j'aurais été désolé, croyez-le bien, de ne pouvoir vous sauver à mon tour.

Merced et Jacques étaient fort émus ; ce serrement de main les avait troublés jusqu'au fond de l'âme.

Le jeune homme avait été sur le point de s'écrier :

—C'est moi qui guidais vos pas sur le *Medway*, c'est moi que vous traitiez comme un frère... Ne me reconnaissez-vous pas ?

Mais il se contenta et suivit Landrain.

De son côté la jeune fille se disait :